

Tocqueville en France, mode ou modèle ?

Alice GÉRARD¹

J'ai choisi de parler de Tocqueville à l'occasion de notre hommage à Zhang Zhilian, d'abord parce qu'il y a des analogies de situation entre ces deux personnages qui appartiennent chacun à une génération de transition, post révolutionnaire, liés à la fois au monde ancien par leurs origines sociales et, par choix délibéré, au monde nouveau.

Zhang Zhilian vient en France, au début des années 1980, au moment où Tocqueville, après une éclipse de plus d'un siècle, est remis en pleine lumière et devient une figure emblématique du Bicentenaire de la Révolution française, par les soins, notamment, de François Furet. Cette promotion tardive est-elle un phénomène de mode, lié à un contexte particulier, national et international, de reflux des idéologies révolutionnaires ? Comment et pourquoi Tocqueville est-il ainsi passé de l'ombre à la lumière ? La question est vaste dans la mesure où Tocqueville retrouvé a été revalorisé assez différemment par les sociologues, les philosophes, les historiens et les hommes politiques, Tocqueville étant tout cela en même temps. Mais je m'en tiendrai à l'œuvre où il est le plus historien, *L'Ancien Régime et la Révolution*.

En 1992, moment où, à en croire le politologue J.C. Casanova « la France est devenue tocquevillienne », Zhang Zhilian publie la préface de la première traduction chinoise de *L'Ancien régime et la Révolution*. Ne l'ayant pas lu, je me suis interrogée, pour commencer, sur l'idée que Zhang Zhilian historien des cultures occidentales, pouvait se faire de Tocqueville dans les années antérieures à ses passages en France, à partir de représentations ambiantes, mais aussi d'une expérience plus personnelle. D'une part, il trouvait dans l'historiographie révolutionnaire française, d'inspiration marxiste mais surtout jacobine, à laquelle il s'est toujours rattaché, un hommage quasi rituel à Tocqueville considéré comme historien social par G. Lefebvre et ses successeurs (M.

¹ Maître de conférences en histoire contemporaine honoraire à la Sorbonne – Paris-1

Reinhart, A. Soboul). A cette époque où, selon Furet, Tocqueville était encore « plus cité que lu, et plus lu que compris », on pouvait citer sa phrase sur « les classes » qui « seules doivent occuper l'histoire » sans trop s'interroger sur la définition des classes en question. Albert Soboul, professeur à la Sorbonne et membre du PCF, en plein militantisme politico-historiographique dans les années 1970, inscrit d'autorité Tocqueville dans la liste « classique » des historiens qui ont contribué à promouvoir le concept de « révolution bourgeoise » au même titre que Barnave, Guizot et beaucoup d'autres avant Marx. Invité, en 1981 par Zhang Zhilian, à l'Université de Pékin (« ce sera le couronnement de ma carrière! » disait-il) il défend ses convictions avec d'autant plus d'énergie qu'elles ont commencé à être sérieusement contestées en France .

D'autre part, tout à fait à part, c'est dans les années 1970 que Zhang Zhilian, commence à nouer, avec Alain Peyrefitte, des liens qui deviendront très amicaux et qui impliquent, c'est le point original, à la fois Tocqueville et la Chine. Homme politique atypique d'une droite à la fois gaulliste et libérale (il est ministre de Pompidou qu'il accompagne en Chine en 1973 puis de Giscard d'Estaing qui apprendra plus tard le chinois). Il est aussi dans cette décennie, un auteur à succès : ses deux best-sellers (*Quand la Chine s'éveillera* 1976, *Le Mal français* 1978) témoignent à la fois de son intérêt passionné pour la Chine, ancienne et nouvelle, et de sa vision pessimiste d'une société française qui reste, telle que l'a décrite Tocqueville, bloquée comme sous l'Ancien Régime, par les effets néfastes de la centralisation administrative. Surnommé « le Tocqueville du siècle de l'atome » par un de ses confrères académiciens (la Chine jouant pour lui le rôle qu'avait joué l'Amérique pour Tocqueville : un pôle de confrontation) Peyrefitte est surtout l'auteur de *L'Empire immobile ou le choc des mondes*, publié en 1989 mais préparé de longue date et documenté sur archives en collaboration avec Zhang Zhilian ; c'est le récit de l'ambassade anglaise de lord Macartney auprès de l'Empereur en 1793, et de son échec , Macartney ayant refusé de se prosterner devant l'Empereur. Echech historique, révélateur de l'antagonisme entre une libre Angleterre et une Chine figée dans sa bureaucratie – une Chine qui au XIXème siècle, incarnera despotisme oriental, mais que Tocqueville classera parmi les démocraties, puisqu'elle n'a pratiquement jamais connu d'aristocratie.

A côté de ce type de références allusives et contradictoires à un Tocqueville utilisable à droite comme à gauche, il y avait, hors de France, une représentation beaucoup plus forte et très stable, conservée et cultivée depuis l'origine, dans les pays anglo-saxons : Tocqueville y avait acquis, d'emblée, le statut d'auteur classique parce qu'il renvoyait à l'Angleterre, comme aux Etats-Unis, l'image gratifiante de démocraties-modèles parvenues, grâce à des institutions décentralisées, à concilier libertés et égalité.

Mais « nul n'est prophète en son pays »... surtout quand ce pays est présenté comme un anti-modèle... En France, Tocqueville, mort en 1859, a échoué à alimenter un vaste

courant d'opinion, à s'inscrire dans la culture politique nationale, sans doute parce qu'il n'a pas réussi à faire admettre aux Français l'idée maîtresse de *L'Ancien Régime et la Révolution* : la continuité profonde qui les rattache, à leur insu, à l'ancien régime, au-delà de la Révolution et qui explique leur difficulté à se donner des institutions libres. On lui a préféré Michelet, puis Jaurès, qui donnaient une vision exaltante de leur révolution, ouverte sur l'avenir, tournant le dos définitivement à un ancien régime ne survivant qu'à titre de repoussoir. Ainsi s'expliquent les aléas de la réception, en France, du Tocqueville de *L'Ancien régime et la Révolution* en France, alors que *De La Démocratie en Amérique*, révélation d'un monde encore exotique lui avait valu, en 1836, un succès triomphal et de devenir le plus jeune des Académiciens, « le Montesquieu de l'Amérique ». Écrit sous le choc terrible qu'a été pour Tocqueville l'échec de la révolution de 1848 suivie du coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte, *L'Ancien Régime et la Révolution* a eu sur le moment son heure de gloire, salué surtout comme un manifeste de l'opposition unanime, monarchistes et républicains réunis, contre ce despotisme démocratique inédit, issu de la première expérience du suffrage universel. Mais c'était un manifeste désenchanté, un brillant exercice d'analyse politico-historique qui ne débouchait pas sur des perspectives encourageantes : *L'Ancien Régime* montrait la société française dans son histoire récente, bien moins attachée à la liberté qu'à sa passion égalitaire, même au prix d'un despotisme consenti. Après 1870, le Tocqueville de *L'Ancien Régime* (*De La Démocratie en Amérique* poursuivant sa carrière à part) se trouve carrément marginalisé, politiquement et intellectuellement. Également éloigné d'une droite de plus en plus tentée par le nationalisme, et d'une gauche glissant de plus en plus vers le socialisme, deux idéologies qu'il a récusées par avance ; étranger, par ailleurs, à un anticléricalisme républicain étant par opposé à sa conception de la démocratie sur le modèle anglo-saxon. À l'exception de l'École libre des Sciences politiques, où il inspire le grand ouvrage d'Albert Sorel sur la politique extérieure de la Révolution française, Tocqueville est désormais indésirable dans une Université qui a établi des cloisons entre les disciplines, la nouvelle histoire positiviste se définissant contre la philosophie et l'amateurisme même distingué ; l'historiographie républicaine célébrant de son côté le mythe fondateur de 1789, à l'opposé de la problématique tocquevillienne de la continuité. Même au lendemain de la deuxième guerre mondiale, Tocqueville se trouve en porte-à-faux avec le courant le plus novateur, celui des *Annales* ESC. F. Braudel qui préfacera avec éloges les *Souvenirs*, en 1978, lui reconnaît le mérite de la longue durée et la qualité du sociologue, mais il est entendu que son désintérêt pour l'économie et son parti pris d'interprétation politique, appliqué à l'évènement révolutionnaire ne répondent pas aux critères de l'école des Annales. Signe de l'indifférence qui persiste, en France, à l'égard de Tocqueville, le grand travail d'édition de ses Œuvres complètes est entrepris aux éditions Gallimard, dès 1939, sous la direction de J.P. Meyer, historien allemand réfugié en Angleterre sous le nazisme. La direction sera reprise après lui par Raymond Aron puis par F. Furet, dans un tout autre climat qui permet à Tocqueville de sortir, enfin, de son long purgatoire.

La redécouverte de Tocqueville--son invention diront certains--est d'abord, dès les années 1950, le fait de Raymond Aron sociologue et philosophe. Il est relayé, quelques années plus tard, par François Furet, historien du XVIIIème siècle et de la Révolution française, adepte d'un nouveau type d'histoire, conceptuelle et philosophique, dont Tocqueville précisément donne l'exemple. Pour tous deux, c'est une découverte tardive : R. Aron racontait qu'au cours de ses études de philosophie (essentiellement de philosophie allemande) il n'avait jamais entendu parler de Tocqueville à la Sorbonne ou à l'ENS. Professeur à la Sorbonne, il consacre tardivement un chapitre à Tocqueville dans son livre classique *Les Etapes de la pensée sociologique* publié en 1967. Furet co-écrit son premier livre avec D. Richet *La Révolution française* (1966) sans la moindre allusion à Tocqueville. L'un et l'autre découvrent Tocqueville à l'occasion de séjours dans des universités américaines. Furet, qui mènera une carrière universitaire franco-américaine, le découvre, à partir de 1968, en même temps que la littérature « révisionniste » anglo-américaine sur la Révolution française (A.Cobban, G.Taylor) d'inspiration globalement tocquevillienne : la promotion de Tocqueville s'opère sous le signe de l'atlantisme dans le contexte de la guerre froide. Anticommunistes patentés, Aron et Furet, qui ont eu, Aron surtout, une solide formation marxiste, continuent à lire Marx pour le confronter à Tocqueville, en post-marxistes éclairés plus qu'en anti-marxistes dogmatiques. Symbole d'un libéralisme retrouvé, Tocqueville est également utilisé contre les maîtres de la tradition positiviste, encore pesante dans l'Université française -Durkheim en sociologie, G. Lefebvre en histoire... Refonder les sciences humaines, c'est poser les bases d'une nouvelle culture politique, purgée de toute visée révolutionnaire. La conjoncture du Bicentenaire s'y prête : après l'effervescence révolutionnaire de la décennie précédente, les années 1980 basculent de l'autre côté. Opposants décidés au gouvernement socialo-communiste de F. Mitterand, F. Furet et R. Aron, qui sont aussi des journalistes politiques influents, disposant, Furet surtout, d'une importante surface médiatique, placent Tocqueville au centre d'un discours néo-libéral qui a désormais son cadre institutionnel (*La Revue Tocqueville*, revue franco-américaine, fondée en 1978, l'année du fulgurant succès de *Penser la Révolution française* de F. Furet, la Société Saint-Simon en 1983, l'Institut Raymond Aron en 1984) Ce discours trouve un large écho dans l'esprit du temps : on ne croit plus à la légitimité, ni même à l'efficacité de la violence révolutionnaire. Tocqueville devient la référence réformiste par excellence. Il a démystifié la Révolution en montrant que les hommes de 1789 étaient victimes de l'illusion d'une rupture, et en concluant que « tout ce qu'a fait la Révolution se fût fait sans elle ». Il permet, beaucoup mieux que le schéma marxiste, de comprendre le monde contemporain. En donnant un rôle autonome à l'Etat, il explique ce que ne peut expliquer le matérialisme historique : le phénomène du totalitarisme, forme extrême, au XXème siècle. des pathologies de la démocratie évoquées dans *De La Démocratie en Amérique*; l'échec du régime soviétique, qui est inscrit non dans l'infrastructure, mais dans l'existence d'un Etat omnipotent qui recouvre et étouffe la société. Tocqueville apporte, en définitive, avec son interprétation de l'histoire, l'alternative

attendue au marxisme. R. Aron se plaît à constater à travers ses analyses le primat du politique, au sens large, et le renouveau, en France, de l'histoire des idées qui avait toujours eu une place de choix dans les cultures anglo-saxonnes. La définition même de la démocratie selon Tocqueville –« l'égalité des chances » entendue comme impulsion impérieuse, désir toujours renouvelé, d'y accéder réellement, situe le moteur de l'histoire au niveau des représentations, des passions, des symboles. Pour Aron, mai 68 a été une explosion d'utopies qui n'ont rien changé dans la société, une « révolution introuvable » dans les institutions. C'est ce type d'analyse, inspirée par Tocqueville qui, pour F. Furet, donne la clé de l'histoire révolutionnaire française. Furet est le grand promoteur de Tocqueville, célébré d'abord comme l'historien majeur de la Révolution française, au cours du Bicentenaire, puis comme philosophe politique de la démocratie ensuite, dans le cadre de la nouvelle Europe créée par la chute du mur de Berlin.

L'article « Tocqueville et le problème de la Révolution française » publié en 1971 dans les *Mélanges* en l'honneur de R. Aron, est un texte fondateur, le premier, dans le temps, des quatre piliers qui composent *Penser la Révolution française*. Furet ne variera pas sur ce point : *L'Ancien Régime et la Révolution* est « le livre capital de toute l'historiographie révolutionnaire ». Il voit le génie de Tocqueville, à la fois dans sa méthode et dans une « intuition centrale ». Sa méthode est la distanciation: il est le premier, le seul, à avoir cassé le récit traditionnel fondé sur la (fausse) conscience des contemporains qui avaient vécu ces événements extraordinaires comme une rupture radicale avec leur passé, l'avènement d'un monde nouveau. Illusion collective aux yeux de Tocqueville, qui soutient, archives à l'appui, que les structures administratives de la monarchie n'avaient fait que se renforcer aux mains des Jacobins puis de Bonaparte, avec la complicité d'un esprit public historiquement plus égalitariste que libéral. S'emparant de ce concept d'illusion politique, constitutif, à ses yeux de la Révolution elle-même, Furet prête à Tocqueville une « intuition centrale » qu'il n'aurait pu développer, ayant laissé son travail inachevé et restant prisonnier de sa thèse de la continuité : l'intuition d'une rupture radicale en 1789 qu'il évoque, à la fin de son livre comme une explosion eschatologique, de caractère religieux, un « spectacle inconcevable et effrayant ». Pour Furet qui se pose en héritier de Tocqueville cette « intuition centrale » inaboutie est son « vrai testament », auquel il pense rester fidèle en se faisant l'historien de cette rupture : de l'émergence dès 1789, de l'idéologie révolutionnaire qui va traverser la période jusqu'en Thermidor.

Exemple de fidélité paradoxale qui témoigne des vertus du dialogue avec un Tocqueville qui cultive l'ambivalence. La thématique rupture/continuité est centrale dans la série des colloques organisés par Furet et ses collègues anglo-américains, entre 1986 et 1988 (« La Révolution française et la culture politique », Chicago-Oxford- Paris, éd. Pergamon) . Le Bicentenaire est le temps fort de la promotion internationale de Tocqueville, qui continue sur sa lancée après 1989 : il est le guide invoqué pour assurer la bonne transition démocratique dans les ex-démocraties populaires, transformées en

terres de mission libérales.

Furet est mort trop tôt, en 1997, pour participer au bicentenaire de la naissance de Tocqueville, en 2005. C'est la consécration officielle du personnage, marquée par de nombreux ouvrages et colloques, et la sortie d'un timbre... A ce stade, l'effet de mode est dépassé. Tocqueville est-il pour autant un modèle ? Il y a eu un moment Tocqueville, dans le dernier tiers du XXème siècle qui a vu le grand retour de l'auteur français ré-importé d'outre-Atlantique après un oubli prolongé. Il a incarné, avec succès, plus ou moins malgré lui, le type de penseur adapté à un temps que R. Aron caractérisait par « la fin des idéologies » (en supposant que le néo-libéralisme qui a pu l'utiliser comme drapeau ne soit pas une idéologie). Certes anti-déterministe, en cela aisément opposable au marxisme dogmatique, mais inclassable, « libéral d'un type nouveau » en quête d'une « science politique nouvelle » selon ses propres définitions. Comme historien de la Révolution il est inévitablement confronté, dans son tableau de la société d'ancien régime, aux progrès de l'érudition, mais il reste indémodable sur un autre terrain, celui des questions qu'il a posées et qui restent en suspens. En définitive, trop complexe, dans son oeuvre et sa personnalité, trop subtil, paradoxal, pour servir de modèle, si ce n'est par son mode de pensée que le philosophe Claude Lefort a défini comme une « pensée des contraires », en invitant à « admirer Tocqueville pour son sens de l'ambiguïté et de la complication ».